

VALERY LARBAUD

ENFANTINES

*nrf*

GALLIMARD







# ENFANTINES

*Œuvres de*  
VALERY LARBAUD

*nrf*

FERMINA MARQUEZ

ENFANTINES

AMANTS, HEUREUX AMANTS  
précédé de *Beauté, mon beau souci*  
et suivi de *Mon plus secret conseil*

CE VICE IMPUNI, LA LECTURE...

DOMAINE ANGLAIS

DOMAINE FRANÇAIS

JAUNE, BLEU, BLANC

ALLEN

DEUX ARTISTES LYRIQUES

TECHNIQUE

AUX COULEURS DE ROME

A. O. BARNABOOTH : ŒUVRES COMPLÈTES

(le Pauvre Chemisier, Poésies, Journal)

SOUS L'INVOCATION DE SAINT JÉRÔME

*Traductions :*

SAMUEL BUTLER

EREWHON

LA VIE ET L'HABITUDE

AINSI VA TOUTE CHAIR

NOUVEAUX VOYAGES EN EREWHON

CARNETS

VALÉRY LARBAUD

# ENFANTINES

*nrf*

GALLIMARD

*23<sup>e</sup> édition*

Extrait de la publication

Il a été réimposé et tiré à part sur papier Lafuma de Voiron au filigrane de la Nouvelle Revue Française six exemplaires hors commerce numérotés de I à VI et soixante-quatre exemplaires numérotés de 1 à 64.

Il a été tiré en outre, en mars 1945, cinq cent cinquante exemplaires sur héliona Navarre, dont : cinq cent dix exemplaires numérotés de 1 à 510 et quarante exemplaires hors commerce numérotés de 1 à XL. Ces exemplaires portent la mention EXEMPLAIRE SUR HÉLIONA et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.

Il a été tiré, en outre, en mai 1948, mille vingt exemplaires sur alfa des Papeteries Navarre, dont mille exemplaires numérotés de 1 à 1000 et vingt exemplaires hors commerce numérotés de 1001 à 1020. Ces exemplaires portent la mention : EXEMPLAIRE SUR ALFA et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

*Copyright by Gaston Gallimard 1918.*

# ROSE LOURDIN

• *A Léon-Paul Fargue.*



« Avec nos cheveux aplatis sur nos têtes par un long peigne arrondi, et nos nattes repliées et enfermées dans une résille noire, vous n' imaginez pas comme nos visages paraissaient durs. Et nous étions en effet dures les unes pour les autres, et malheureuses. Moi, du moins, j'étais malheureuse dans cette pension de province. Il me semble que dans ce temps-là j'avais toujours froid aux pieds et au bout des doigts ; j'étais une petite fille triste et taciturne. Ce que j'ai de gaîté ne m'est venu qu'avec mon premier amour de femme. Dans mon pensionnat du Jura, les maîtresses disaient que j'étais « en-dessous ».

J'avais entendu parler de Rosa Kessler avant de la voir. C'était le soir de mon entrée. Elle était populaire, sans doute : des Moyennes parlaient d'elle avec des éclats de voix :

« Röschen... Röschen... »

Je me demandais comment ce nom s'écrivait. Puis je le vis écrit à la craie sur un tableau noir. Je crus que c'était son nom de famille :

## ENFANTINES

on ne nous appelait jamais par nos prénoms, là-bas. Des grandes m'avaient dit: « Comment t'appelles-tu ? » et avaient ri parce que je leur répondais : « Rose. »

Je dus m'habituer à répondre quand on disait : Lourdin. C'était comme si, en entrant là, nous laissions nos petits noms dans nos familles. Röschen seule faisait exception, parce que, sans doute, « Röschen » lui allait si bien...

J'aimais à être grondée. Je crois avoir souvent fait des choses défendues exprès pour être grondée. Oh! ce n'est pas que cela ne me fît pas de peine; au contraire. La première fois, je crus en mourir. C'était au repas du soir. La maîtresse me fit une observation sur ma tenue. J'étais très fière, et je pensai atténuer le mal que me faisait la réprimande en feignant de la prendre pour une plaisanterie: je souris, comme pour dire à la maîtresse : « Oui, c'est peu de chose, et vous êtes trop bonne pour avoir voulu me faire de la peine ! »

Cette femme était myope. C'est peut-être ce qui l'empêcha de voir ce que signifiait mon sourire. Elle se jeta soudain sur moi, la figure bouleversée, me traita de petite insolente, et cria qu'elle ne me supporterait pas ces manières-là. J'avais douze ans alors, et je sentis qu'elle était irritée contre moi comme elle eût pu l'être

## ROSE LOURDIN

contre une femme de son âge. Tout le réfectoire avait fait silence. Elle m'envoya au piquet dans un coin, et j'y restai jusqu'à la fin du repas, tremblant de la tête aux pieds. Toute la nuit je pleurai, buvant mes larmes avec ma lèvre contractée. Quand je m'arrêtais, je songeais à l'injustice de la maîtresse : je pressais ce souvenir de toutes mes forces, et des larmes, de nouveau, en sortaient. Je finis par pleurer exprès, en songeant : « Demain mes pauvres yeux lui feront pitié, et elle se repentira. Alors je lui pardonnerai tout, et je l'aimerai beaucoup. » Il me semblait l'aimer déjà. Nous nous promènerions ensemble dans la cour. Elle serait ma grande amie... Mais elle ne se repentit pas, et je m'amusai, par la suite, à me moquer d'elle ouvertement.

Un autre jour, j'avais fait par hasard une dictée si bonne que la maîtresse de français m'accusa de l'avoir copiée et ne voulut jamais croire mes dénégations. Je goûtai longtemps mon chagrin. Je le serrais tout contre moi ; il me tint compagnie pendant deux jours ; et, quand il se fut évaporé, je fus triste d'avoir été consolée si vite. Pourtant, c'était une injustice inoubliable. Dans vingt ans, quelque part, je rencontrerais cette femme, et je lui dirais : « Vous savez, cette dictée ? eh bien, je ne l'avais

## ENFANTINES

pas copiée. » Mais ces vingt années qui me serviraient de témoins irrécusables, je les sentais au-dessus de moi comme une énorme chaîne de montagnes, toute noire et horrible, dans un pays inconnu.

Pendant que je souffrais, je songeais tout le temps que ce n'était rien, que cela passerait comme d'autres douleurs avaient passé, que celle-ci n'était que relativement pénible, qu'il y avait des gens bien plus malheureux que moi en cet instant même, et qu'enfin je mourrais un jour. Mais j'aimais le goût des larmes retenues, de celles qui semblent tomber des yeux dans le cœur, derrière le masque du visage. Je les amassais comme un trésor; c'était une source rencontrée au milieu de mon voyage de la journée. Voilà pourquoi j'aimais à être grondée.

Mais quand je voulais être consolée tout de suite, je n'avais qu'à songer à Röschen. Elle avait treize ans, l'année dont je vous parle — un an de plus que moi, — et elle était dans la classe au-dessus de la mienne. Elle venait de la Suisse allemande, ce qui l'avait fait surnommer « la Prussienne ». Je ne lui avais encore jamais parlé, mais je la regardais autant que je le pouvais, et chaque soir avant de m'endormir je pensais à elle avec tendresse.

## ROSE LOURDIN

Pendant les récréations, elle se promenait toujours avec les deux mêmes camarades. Elle marchait entre elles et leur donnait le bras. Je ne la perdais pas de vue, et je connus bientôt tous les traits de sa belle figure blanche et fraîche. Elle était rieuse et avait une certaine façon hardie de relever la tête et de partir soudain en courant. Les sons pressants et joyeux que ses pas faisaient rendre aux pavés du préau me devinrent familiers. Oh! l'orage de mon cœur : tout mon être en déroute accueillait sa présence, et je n'osais la regarder que lorsqu'elle était un peu loin de moi. Elle avait le buste large mais dégagé, la taille fine, les jambes tout à fait rondes; sa jupe était déjà bien remplie, et, n'eût été son âge, elle eût pu être dans les grandes. Je m'arrangeais quelquefois pour être derrière elle sur les rangs. Sa nuque était délicate, montrant à peine les deux tendons sous les courts cheveux clairs et la peau fine qui me faisait songer à d'anciennes roses-thé de ma petite enfance... Je n'aurais pas pu dire comment ceci avait commencé : j'aimais sa vie. Chaque goutte de son sang m'était chère.

Elle s'était aperçue que je la regardais beaucoup; et un jour que nous nous étions croisées dans un escalier, elle m'avait jeté, de ses yeux

## ENFANTINES

bleus étoilés et dont le blanc même brillait, un regard brusque et plein de malice.

Et une fois enfin je me rendis compte que je l'aimais plus que je n'avais aimé ma propre mère et mes sœurs. Un soir se faisait avec des chants d'oiseaux, du calme et des cris lointains d'enfants; les ombres confiantes s'allongeaient, comme pour y dormir toujours, entre les pierres des escaliers et des balcons du vieux couvent. Je suivais un corridor vitré tout chaud de rayons roses; et mon cœur pesait tant que je pressai le pas, et que respirant par la bouche, je soufflai : « Je t'aime. » Il y avait désormais au monde un grand secret : le mien. D'autres petites filles, qui étaient mes camarades de classe, m'avaient vite entourée. Je les trouvais toutes ennuyeuses ou méchantes, mais j'étais bien obligée de passer toutes les récréations en leur compagnie. Il y en avait une, surtout, aux épaules grosses, la taille carrée, avec une figure de vieille femme, un teint malsain couleur de petit-lait, des yeux froids et ronds toujours cernés d'un sale brun, et qui parlait d'une voix de tête, éraillée; je ne puis dire quelle espèce de dégoût, et même, de terreur, elle m'inspirait. Eh bien, c'était à elle que je cherchais à plaire, et pour cela je faisais des bassesses, disant toujours ce que je

## ROSE - LOURDIN

croyais devoir être approuvé d'elle, et qui était exactement le contraire de ma pensée. Plus elle me devenait odieuse, plus je la flattais, me mettant à son école, copiant ses gestes, devançant ses volontés. Cette manie d'abaissement me quitta, mais nous fûmes toujours considérées, cette créature et moi, comme deux grandes amies ; « bien faites pour s'entendre », disait-on de nous.

Quant à Röschen, elle avait ses deux camarades préférées et des relations parmi les grandes. Tout me séparait d'elle ; et j'imaginai volontiers des catastrophes — comme l'incendie du pensionnat — qui me permettraient de me lier à jamais d'amitié avec elle, en lui sauvant la vie. Ou bien, j'aurais voulu la taquiner, en passant près d'elle dans la cour, la mettre en colère, et l'obliger à me battre. Etre battue, ou seulement bousculée, par elle ! Mais à la seule pensée de son contact, je me sentais défaillir.

Je ne savais pas grand'chose d'elle ; je peux dire que je ne la connaissais pas, puisque je ne la voyais qu'au réfectoire, de loin, et dans la cour des récréations. Je la vis pourtant mieux, à la fin de cet hiver, à l'infirmerie, pendant l'étude du soir.

Vers huit heures, une des jeunes maîtresses,

## ENFANTINES

Mlle Spiess — qui était du même pays que Röschen — entr'ouvrait les portes des salles d'étude, et bredouillait : « Infirmerie ! »

Alors, celles qui étaient enrhumées ou qui avaient un pansement à faire renouveler, se levaient, et, en rang, suivaient la maîtresse à l'infirmerie. Röschen allait prendre de la tisane, et vers la même époque on m'en ordonna.

Presque chaque soir, au retour de l'infirmerie et lorsqu'on passait devant la porte de la salle de discipline, Mlle Spiess criait :

— Kessler ! vous parlez encore sur les rangs ? Aux arrêts, s'il vous plaît, et attendez-m'y... Quelle petite indisciplinée !

Etre envoyée aux arrêts était un châtiment redouté de toutes les petites filles. Je ne m'étais jamais mise dans le cas d'y être enfermée ; pour moi, c'était le déshonneur, une tache ineffaçable. Röschen y allait d'elle-même, et en souriant. J'admirais son impudence et son calme : c'était presque de l'héroïsme. Et quand elle sortait des arrêts, elle n'avait même pas les yeux rouges. Moi, j'étais si sotté que je n'aurais plus osé me montrer aux autres.

Et même, un soir, je crus remarquer qu'elle faisait exprès de parler haut et d'avoir une mauvaise tenue en revenant de l'infirmerie. On eût dit qu'elle donnait à Mlle Spiess, vo-

## ROSE LOURDIN

lontainement, par bravade, l'occasion de l'enfermer dans la salle de discipline.

Un soir, comme elle en sortait pour monter au dortoir, une grande la prit par la taille et lui dit quelques mots à voix basse. Röschen lui souffla une gorgée d'haleine au visage, et toutes deux se regardèrent en riant. J'éprouvai alors une douleur aiguë et fis un grand effort pour ne pas crier. Il y avait une expression diabolique sur la figure de cette grande; Röschen s'appuyait à elle, toute rose, les lèvres entr'ouvertes, les yeux baignés d'eau brillante. De toute la nuit je ne pus dormir.

Je ne lui avais pas encore parlé. Je la croyais fière, assez insolente et têtue, un peu « brute » comme nous disions. Et l'idée qu'elle avait sans doute deviné mon grand secret m'était intolérable.

Vers ce temps, l'affection que j'avais pour elle prit des formes qui sans doute sembleraient ridicules à des grandes personnes. J'étais toute fière de m'appeler Rose, à peu près comme elle; et, pour lui ressembler davantage, je me mis à signer mes devoirs « Rosa Lourdin », ce qui me fit traiter de petite étourdie par notre maîtresse. J'étais éprise de son nom; je trouvais qu'il lui ressemblait : c'était une grande fille blonde et riante...

## ENFANTINES

Une autre fois, j'ai profité de la longue récréation de trois heures pour monter dans le dortoir de Rosa Kessler, et j'ai mis son sarrau de rechange. (Nous portions, pendant la semaine, des sarraux noirs qui se boutonnaient par derrière et recouvraient tous nos vêtements.) Ce fut une grande aventure : j'en revois tous les détails. Je revois les trois hautes fenêtres, les sévères dames blanches, surveillant le désert des lits. Tout le ciel résigné de la petite ville entrait par leurs yeux vides et se répandait en flaqes bleuâtres sur le parquet ciré. Comme je sentis battre mon cœur quand j'eus fermé la porte derrière moi ! Vite, je passai dans le vestiaire. Là, j'étais sauvée. Je quittai mon sarrau et pris le sien. C'était la première fois que je me déguisais ; je ne prévoyais guère que cela deviendrait mon métier un jour. Soudain, j'entendis un bruit dans le dortoir. Je sortis du vestiaire et fis face au danger. Ce n'était rien : je n'avais pas poussé le loquet jusqu'au bout, et la porte s'était ouverte. Je me jetai sur elle et la repoussai avec tout mon corps. Dans un éclair j'avais vu quelqu'une des autres découvrant mon secret, et une pensée de meurtre avait traversé mon esprit. Je revins au vestiaire... Oh ! ce rendez-vous avec un sarrau noir de petite pensionnaire ! Et moi



# VALÉRY LARBAUD

## ROMANS - POÉSIE

FERMINA MARQUEZ  
A. O. BARNABOOTH  
SES ŒUVRES COMPLÈTES  
(Le pauvre Chemisier  
Poésies - Journal)

## NOUVELLES

ENFANTINES  
AMANTS, HEUREUX AMANTS  
*précédé de*  
BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI  
*et suivi de*  
MON PLUS SECRET CONSEIL

## ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

CE VICE IMPUNI, LA LECTURE  
Domaine anglais (1 vol.)  
Domaine français (1 vol.)

JAUNE BLEU BLANC  
ALLEN  
AUX COULEURS DE ROME  
SOUS L'INVOCATION DE  
SAINT JÉRÔME

## TRADUCTIONS et PRÉFACES

SAMUEL BUTLER  
EREWHON *ou*  
DE L'AUTRE CÔTÉ DES  
MONTAGNES  
AINSI VA TOUTE CHAIR  
NOUVEAUX VOYAGES  
EN EREWHON  
LA VIE ET L'HABITUDE  
CARNETS  
JAMES JOYCE  
ULYSSE  
*traduction d'Auguste Morel et*  
*Stuart Gilbert, entièrement revue*  
*par V. Larbaud et J. Joyce*

WALT WHITMAN  
ŒUVRES CHOISIES  
*traduites par L. Fabulet, A. Gide*  
*J. Laforgue, V. Larbaud, J. Schlum-*  
*berger et F. Viélé-Griffin*  
*Introduction par Valéry Larbaud*

## Préfaces, Études et Introductions de Valéry Larbaud

*pour*

Le Conquérant du Dernier Jour  
*par Louis Chadourne*

Tandis que j'agonise  
*par William Faulkner*  
*traduit par M. E. Coindreau*

Poèmes de Coventry Patmore  
*traduits par Paul Claudel*

Visions de l'Anahuac  
*par Alfonso Reyes*  
*traduit par Jeanne Gueraudel*

Poèmes  
de Henry J. M. Level  
Changer d'Étoile  
*par Marcelle Auclair*

## ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI  
*gravures au burin de J.-E. Laboureur*

DEUX ARTISTES LYRIQUES  
*eaux-fortes de A. Grinevsky*

ENFANTINES  
*eaux-fortes de Jeanne Rosoy,*  
*Germaine Labaye, Halicka,*  
*et Hermine David*

LE PAUVRE CHEMISIER  
*eaux-fortes de Eyre de Lanux*

A. O. BARNABOOTH  
Son Journal intime  
*eaux-fortes de Chas Laborde*

## ÉDITIONS RELIÉES

*d'après les maquettes de Paul Bonet*

ENFANTINES  
SOUS L'INVOCATION DE  
SAINT JÉRÔME  
A. O. BARNABOOTH  
Le Pauvre Chemisier - Poésies  
Journal  
AMANTS, HEUREUX AMANTS  
*précédé de*  
BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI  
*et suivi de*  
MON PLUS SECRET CONSEIL